

La communication par signes chez les enfants sourds,
Cosnier J.

In : Tremblay, Provost-Strayer (eds), *Ethologie et développement de l'enfant*, Stock, 403-418, 1985.

LA COMMUNICATION PAR SIGNES CHEZ LES ENFANTS SOURDS

J. Cosnier

INTRODUCTION

L'éthologue Washburn a fait sur l'éthologie humaine cette réflexion plaisante : « c'est un essai de description des comportements des êtres humains comme s'ils ne savaient pas parler ». Et il est vrai que les premiers travaux se référant à l'éthologie humaine ont été essentiellement consacrés à la communication non verbale (Blurton-Jones, 1972, Montagner, 1978), et plus particulièrement à celle de l'enfant, ce qui n'est probablement pas un hasard.

Le langage verbal, quant à lui, débouchant de plain-pied sur la culture et les conventions sociales, pose à l'évidence des problèmes nouveaux et difficiles à l'éthologue. Ce sont ces problèmes qui font que son approche est plus récente en ce qui concerne l'espèce humaine et reste encore peu développée (voir à ce sujet Cosnier, 1983).

On comprend donc que la langue gestuelle des sourds puisse susciter un intérêt privilégié chez l'éthologue : (a) c'est à la fois un système de communication non verbal et un langage ; (b) le handicap auditif réalise une situation quasi expérimentale d'exclusion du canal verbo-acoustique et, donc, permet d'apprécier les potentialités de l'espèce humaine pour se passer du langage oral et pour développer un éventuel langage non verbal ; (c) un tel sujet risque d'avoir des retombées pédagogiques et pratiques, et cela ne peut laisser le chercheur indifférent.

Cependant l'éthologue « naïf » qui s'aventure dans cette voie de recherche, comme ce fut le cas pour l'auteur il y a une douzaine d'années, découvre vite que la situation est beaucoup plus complexe qu'il ne le soupçonnait au départ. Aussi est-il probablement utile pour le lecteur « naïf » de mentionner ici quelques aspects de cette complexité, avant d'aller plus loin.

En premier lieu, il s'agit ici d'un sujet passionnel et, jusqu'à ces dernières années, presque tabou dans les institutions européennes. En effet, même si, depuis l'abbé de l'Épée au 18^e siècle, la pédagogie des « sourds-muets » avait largement recours au geste, à partir de 1880, à la suite d'un fameux congrès tenu à Milan, on déclara néfaste et on prohiba l'utilisation des gestes dans les institutions de sourds. Ceci pour deux raisons majeures :

. L'apprentissage de la langue vocale requérant de durs et persévérandts efforts de la part des jeunes sourds, ceux-ci préféreraient communiquer par geste ;

. Or, ce « langage », qui semblait obéir à une grammaticalité différente de celle de la langue parlée, paraissait compliquer l'assimilation de celle-ci.

Quoi qu'il en soit du bien-fondé de cette position, elle eut comme conséquence étonnante d'empêcher, pendant pratiquement près d'un siècle, dans les pays comme la France, l'utilisation de la gestualité dans l'éducation des enfants sourds. Aujourd'hui, la situation est cependant en train de se modifier sous l'influence des sourds eux-mêmes, et à la suite de diverses expériences pédagogiques, particulièrement d'expériences américaines. La réévaluation des rapports entre gestualité et verbalité est en cours et la rigidité dogmatique de la pédagogie antérieure, exclusivement oraliste, devient fortement contestée.

En second lieu, et nous pouvons considérer cela comme une conséquence de cette attitude pédagogique, le statut de la gestualité des sourds, voire la terminologie utilisée pour la décrire, ne sont pas toujours évidents.

Simple communication gestuelle d'appoint aux yeux des oralistes traditionnels, cette gestualité mérite, pour ses pratiquants et ses militants, un statut de langue à part entière, avec son répertoire et sa grammaire propres. Certaines distinctions terminologiques et pratiques sont cependant indispensables à signaler.

Il existe trois modes « officiels » de communication gestuelle des sourds :

La dactylogie, qui n'est qu'une simple traduction, lettre à lettre, (chaque lettre de l'alphabet graphique ayant une configuration manuelle correspondante) de l'énoncé verbal en énoncé gestuel ;

La langue signée, qui est une traduction, non plus lettre à lettre, mais mot à mot, de l'énoncé verbal en énoncé gestuel, les mots gestuels étant puisés dans un répertoire de gestes conventionnels ;

La langue des signes, qui utilise le même répertoire que la précédente, mais avec une grammaire propre, qui en fait, en principe, une langue totalement originale et autonome. Ainsi

parle-t-on d'ASL (American Sign Language), de LSF (Langue des Signes Française), etc.

On peut penser que ces appellations de « signée » et de « signes » sont malheureuses, car la langue parlée est tout autant une langue de signes (comme, par définition, tout système de communication méritant le statut de langue). Mais cet usage, qui a probablement des racines antérieures à la linguistique contemporaine, tend à se perpétuer. Aussi utiliserons-nous, pour éviter des confusions, les appellations « langue gestuelle » pour désigner la langue des signes, « langue vocale » pour la langue parlée, « langue gestuée » pour la langue signée, « g-signé » pour « signe gestuel » et « v-signé » pour « signe vocal ». Quelles peuvent être dans cette situation les questions que l'on peut aborder dans une perspective éthologique ?

Si nous considérons que l'objet de l'éthologie est essentiellement le comportement, autant que faire se peut dans des conditions naturelles (sans exclure, quand il le faut, les conditions semi-naturelles ou expérimentales), l'éthologue laissera à d'autres le soin des recherches expérimental-cognitivistes, au demeurant déjà passablement nombreuses, sur la question (voir la revue générale d'Oléron 1979) et se tournera plus volontiers vers l'étude des comportements de communication spontanés ou provoqués, du développement de ceux-ci et de leurs bases structurales (nature et pragmatique des répertoires, etc.)

De plus, familiarisé avec la « multicanalité » des communications grâce aux données de l'éthologie animale, l'étho-anthropologue abordera ces problèmes avec un minimum de préjugés : il évitera à priori de valoriser un mode par rapport à l'autre, par exemple l'expression orale par rapport à l'expression gestuelle et vice versa, et il évitera même de tenir pour acquis ou évident que le langage verbal est purement oral, ou que les langages déjà classiquement définis et étudiés ont des statuts fermement établis. Autrement dit, la question centrale que l'éthologue se sent prédisposé à aborder est celle-ci : comment communiquent réellement (concrètement) les enfants sourds ? En d'autres mots, quelle est la nature de leur système de communication ? Question vaste et difficile, dont nous n'aborderons que quelques aspects, dans l'ordre où ils se présentent dans l'itinéraire de notre recherche personnelle. Les lignes suivantes sont donc tout autant, et même plus, un témoignage sur les questions qu'a suscitées la fréquentation des sourds chez un éthologue des communications, qu'un bilan exhaustif de ce que la méthode éthologique, appliquée à l'étude des sourds, peut produire. Un tel bilan reste à faire. En accord donc avec mon propos, j'aborderai les diverses questions selon la chronologie de ma démarche personnelle.

Dans cette démarche, qui s'est déroulée en plusieurs temps, j'ai essayé de répondre à une série de questions qui se sont progressivement et successivement posées à moi :

1 – La communication gestuelle constitue-t-elle chez les enfants sourds un véritable langage (dans ce cas, clandestin, en France) ou n'est-elle qu'une « mimogestualité » d'appoint qui vient suppléer aux difficultés de l'expression verbale ?

2 – La réponse à cette première question allant dans le sens de l'existence d'un langage, ce langage est-il commun aux diverses écoles de sourds, soit en vertu d'une tradition culturelle nationale, soit en raison des caractères particuliers du langage gestuel ? Serait-il doué d'une « transparence » universelle liée à son iconicité ? Ou, en raison de la prohibition dont il est frappé, existe-t-il sous la forme de dialectes divers, plus ou moins spontanément élaborés dans chaque centre par les enfants eux-mêmes ?

3 – Comment la gestualité est-elle utilisée par l'enfant sourd aux différentes étapes de la scolarité ? Subit-elle une régression sous l'influence de l'oralisation pédagogique officielle ? Est-elle indépendante, ou subordonnée au langage parlé ?

4 – Comment le jeune sourd à l'âge préscolaire arrive-t-il à développer un système de communication d'abord prélangagier, puis langagier ? L'acquisition d'un langage gestuel suit-elle les mêmes étapes que celles du langage oral ?

5 – Étant donnée l'importance du non verbal dans le système de communication du sourd, quelle est la contribution de la face dans ce système ? N'y aurait-il pas, à ce niveau, un pont possible à faire entre communication gestuelle et communication verbale ?

LES OBSERVATIONS

Nous allons exposer quels éléments de réponse nous avons pu fournir à cette chaîne de questions.

1 – Langue gestuelle ou gestualité d'appoint ?

Matériel et méthode

Que les enfants sourds, même dans une école où la gestualité est prohibée, utilisent largement le geste, un simple coup d'œil sur une cour de récréation permet de le constater, sans qu'il soit nécessaire

d'en faire une étude éthologique très sophistiquée. Mais s'agit-il d'un langage ? C'est-à-dire, selon les critères que nous ont fournis les études éthologiques comparatives, d'un *système de communication conventionnel* permettant d'élaborer un récit sur des *référents étrangers à la situation*, et non seulement de transmettre quelques connotations affectives, ou quelques redondances du langage verbal ?

Pour répondre à cette question, nous avons réalisé une expérience avec deux groupes d'enfants de 8 à 10 ans : l'un, composé d'enfants sourds fréquentant une école spécialisée, l'autre, d'enfants entendants du premier cycle d'enseignement normal¹.

L'expérience consistait à demander à chaque enfant de faire le récit, à l'adresse d'un camarade, de 6 saynètes représentées sur des images à l'abri du regard de celui-ci (5 des saynètes étaient tirées du Vocabulaire en images, série « Raconte », de Christie Lebœuf, et la sixième, constituée par la sériation de quatre images du Pêcheur de Studia). Dans chaque groupe de 20 enfants, nous avons constitué deux sous-groupes de 10, le premier recevant pour consigne : « Regarde le dessin et raconte avec des gestes ce que tu as vu », et le deuxième, la consigne : « Regarde le dessin, et dis ce que tu as vu ». L'enfant émetteur est debout, l'image posée sur une table devant lui et son récit est enregistré en vidéoscopie. On vérifie ensuite la compréhension de l'enfant récepteur à l'aide de questions de contrôle.

Chaque récit obtenu était retranscrit : les récits gestuels, en traduction verbale écrite, et les récits verbaux, en simple transcription verbale écrite (avec, en parallèle, la transcription phonétique littérale dans le cas des récits oraux des sourds).

Nous avons, par la suite, effectué une étude comparative des catégories grammaticales, de l'ordre des gestes et des mots, des types de phrases utilisées, des répétitions, du répertoire, etc., mais nous n'en donnerons pas les détails ici (voir Cosnier, 1978), pour nous en tenir aux résultats principaux.

Résultats :

1 – En premier lieu, la réponse à la question posée est positive : oui, les enfants sourds sont capables de transmettre gestuellement des informations sur des objets absents, et ceci, en utilisant un système de représentation conventionnel ; dans la totalité des cas,

1. Cette expérience, réalisée avec la collaboration de V. Jalon-Tissandier, est relatée avec plus de détails in Cosnier (1978). Elle a été complétée par la suite avec l'aide de V. Troisier, et confirmée dans une institution libanaise avec le concours de M. Chamoun.

le récit gestuel avait été compris, et la comparaison des différents récits a fait apparaître un répertoire gestuel commun. Il y avait donc bien, selon notre définition, un langage gestuel utilisé par cette communauté d'enfants sourds.

2 – En second lieu, ce langage gestuel n'était pas, à l'évidence, une dérivation du langage oral : la syntaxe en était très différente, en particulier en raison des condensations permises par la tridimensionnalité de la gestualité, et le répertoire paraissait totalement indépendant. Ainsi, alors que les enfants sourds n'avaient eu aucune difficulté à utiliser les g-signes correspondant aux référents « araignée », « cerises », « loupe », par contre, les v-signes de la langue orale, sémantiquement homologues, leur étaient le plus souvent inconnus.

3 – Le récit oral des sourds restait très inférieur à leur récit gestuel et, dans 7 cas sur 10, demeurait incompris du récepteur. Ceci pour deux raisons qui s'additionnent l'une l'autre : les productions orales étaient déficientes à la fois syntaxiquement et phonétiquement, et ce message oral très imparfait était reçu par des enfants eux-mêmes sourds et, donc, très handicapés pour ce qui est d'interpréter ce genre de productions sans l'assistance d'indices gestuels. En fait, l'observation des enregistrements vidéo révélait que dans les trois cas où le message avait cependant été transmis, c'était dû au fait que les émetteurs avaient utilisé, malgré la consigne et probablement à leur insu, un accompagnement gestuel minimal mais efficace...

4 – Enfin, on obtient des résultats diamétralement opposés chez les enfants entendants, capables de faire un récit oral convenable, mais considérablement et étonnamment handicapés dans leurs essais de transmission gestuelle. On peut alors s'interroger sur l'inhibition motrice à laquelle conduit le système scolaire actuel auquel on soumet les entendants... (et donc aussi les enfants sourds, puisque le modèle des entendants leur est appliqué!).

2 – Dialectes gestuels ou langue transparente universelle ?

L'expérience précédente s'étant révélée positive, nous avons abordé la question de la « transparence » et de l'universalité du langage gestuel².

2. Avec la collaboration de A.M. Kerautret, M. Rougon, M. Bouvard, C. Ducottet, P. Montibert.

Matériel et méthodes :

Nous avons choisi une liste de 29 mots en nous basant sur le programme de langue française de Mandin, conçu spécialement pour les enfants sourds, puis nous l'avons présentée, écrite au tableau noir, à une série d'informateurs qui devaient traduire les v-signes et g-signes. Les réponses étaient enregistrées en vidéoscopie. Ces informateurs, enfants et adolescents, étaient tous des sourds profonds fréquentant des institutions spécialisées de diverses localités : Chambéry, Metz, Paris, Caen, Saint-Brieuc.

La répartition des informateurs s'est faite en trois groupes, selon leur appartenance à chacun des trois cycles d'enseignement : 1^{er} cycle : 7 à 8 ans ; 2^e cycle : 13 à 14 ans ; 3^e cycle : 17 à 18 ans. Dans chaque localité, nous avons recueilli les réalisations de 4 à 5 informateurs pour chaque cycle. Nous avons pu ainsi établir,

1 - Le nombre de types de g-signes ;

2 - La fréquence de chaque type pour 13 classes et le lieu d'appartenance.

Par exemple, pour « Homme », nous avons obtenu ce qui suit :

Description du type et lieu d'appartenance	Nombre de groupes utilisant ce type
1 - Mouvement du pouce et de l'index, qui part de la base du nez pour se terminer sur la joue Chambéry : 1 ^{er} cycle, 2 ^e cycle, cycle technique Metz : 2 ^e cycle, cycle technique	5
2 - Esquisse d'une « barbe » Caen : 2 ^e cycle	1
3 - Main à moitié refermée, l'index se replie au niveau du front pour se rapprocher du pouce Saint-Brieuc : cycle technique	1
4 - Le poing est posé au milieu du front et décrit un léger mouvement de rotation Saint-Brieuc : cycle technique	1
5 - L'index descend du front sur la joue droite Saint-Brieuc : 2 ^e cycle	1

Description du type et lieu d'appartenance	Nombre de groupes utilisant ce type
6 - Au niveau de la joue, le pouce et l'index s'écartent et se rapprochent successivement (même signe que pour « papa ») Paris : 1 ^{er} cycle	1
7 - Mouvement de la main droite sur la joue droite en dessous de l'œil Metz : 1 ^{er} cycle Paris : 2 ^e cycle et cycle technique	3

Résultats :

1 – À l'évidence et si nous en jugeons d'après l'exemple donné ci-dessus, les g-signes ne sont pas universels : pour 29 inducteurs verbaux, 131 types de g-signes ont été recueillis au total. Seuls 4 g-signes sont communs à toutes les écoles françaises testées : bébé, livre, manger, vache ; 7 autres sont apparentés : maison, boire, dormir, grand, petit, pareil et différent. Soit donc 11 sur 29 qui sont semblables ; par contre, les autres sont différents : pour certains mots on a relevé jusqu'à 8 types de g-signes (papa-sale) et 7 types de g-signes (homme-femme-garçon-fille-chien).

2 – Des différences peuvent même exister entre les classes d'un même centre. C'est à Metz et à Chambéry que les variations sont les moindres, avec cependant 78% de g-signes communs à Chambéry, et 73%, à Metz.

3 – Paris est la ville ayant le plus de types de g-signes communs avec les autres villes (de 72% à 51%).

4 – Ainsi la prohibition de l'utilisation officielle d'un langage gestuel n'abolit pas l'existence d'un tel langage, mais conduit ce langage à présenter diverses variations dialectales qui, tout en soulignant la nature conventionnelle de celui-ci, nuisent sans doute à son efficacité communicative.

3 – *Évolution du langage gestuel en fonction de la scolarité*

Matériel et méthodes :

De façon à apprécier l'évolution du langage gestuel en fonction de l'âge et ses rapports avec l'évolution de l'oralisation, nous avons

enregistré en magnétoscopie les interactions prenant place dans quatre groupes d'enfants autour d'un thème proposé (généralement le football) ou dans une situation spontanée (récréation). Les groupes de 10 enfants correspondaient aux âges suivants³ :

- groupe 1 : première année du jardin d'enfants (4-6 ans)
- groupe 2 : première année d'oralisation (8-11 ans)
- groupe 3 : dernière année du primaire, fin d'oralisation orthophonique (15-16 ans)
- groupe 4 : cycle professionnel (17-18 ans).

Les corpus recueillis en vidéo étaient ensuite décryptés et retranscrits en langage verbal selon les conventions suivantes :

- les émissions verbales isolées sont soulignées : ex. *perdre Saint-Étienne*
- les émissions gestuelles isolées sont mises entre parenthèses : ex. (deux) (ballons)
- les émissions verbales accompagnées de gestes sont mises entre parenthèses et soulignées : ex. (deux buts)

Cela donne, par exemple, pour une interaction entre deux garçons de 17 et 18 ans, nommés C. et P. :

- C : (coupe) *d'Europe* (quoi) (coupe)
- P : (Saint-Étienne) (Russes) (perdent)
- C : (*Saint-Étienne*) (Russes) (forts) (attends) (*va voir*) (coupe)
- P : (coupe) *d'Europe* (*combien ?*) ...

Ce procédé permet ainsi d'évaluer : le nombre de signes verbaux utilisés seuls, de signes gestuels seuls et le nombre de fois où il y a concomitance des deux, en fonction du degré de scolarisation, c'est-à-dire, en principe, du degré d'oralisation. Par ailleurs, il est facile de faire une évaluation du degré de correction syntaxique.

Résultats

1 - Il n'y a pas de différences notables entre les situations d'interactions spontanées et celles de communications autour d'un thème.

2 - L'on constate une amélioration dans la richesse des répertoires, la rapidité et l'abondance de la communication totale chez les enfants de 4 à 15 ans. Les groupes d'enfants de 15 à 16 ans et de 17 à 18 ans ne présentent pas de différences.

3 - Mais cet enrichissement porte à la fois sur le répertoire verbal et l'expression gestuelle. Cette dernière, loin de régresser, subit un spectaculaire développement à partir de 8 ans.

3. Cette expérience commencée par A. Fieux et A. Mercouroff fut complétée par V. Troisier.

4 - Les variations interindividuelles sont trop grandes pour faire des moyennes, mais, d'une façon globale, on peut relever à peine 1/6 de signes verbaux isolés (souvent moins), 2/6 de signes gestuels isolés et la moitié (et souvent plus) d'association signes verbaux + signes gestuels (bimodalité dominante).

5 - La syntaxe est de type gestuel dans la grande majorité des cas.

6 - On est donc amené à penser que la parole n'a pas remplacé le geste, qui reste un élément fondamental, et même que la parole sert à compléter le geste, en permettant parfois de préciser la pensée et de lever des ambiguïtés. La parole serait donc en quelque sorte un perfectionnement de la communication gestuelle.

4 - Comment l'accession au langage se fait-elle chez le jeune enfant sourd ?

L'altération du canal acoustique permet plusieurs combinaisons : enfant sourd de parents entendants, enfant sourd de parents sourds, enfant entendant de parents sourds.

Quoique sans doute le plus fréquent, le 1^{er} cas pose de nombreux problèmes psychologiques, qui en compliquent l'approche et l'étude, ce sont donc les deux derniers cas qui ont le plus attiré notre attention, ainsi d'ailleurs que celle de certains autres auteurs (J. Maestras y Moores, 1980 ; J. Maestras y Moores et J.A. Rondal, 1981).

Le cas d'enfants sourds de parents sourds semble, à priori, particulièrement intéressant pour l'observation de l'ontogenèse de la communication gestuelle.

Matériel et méthode

Nous ne mentionnerons ici qu'une étude longitudinale que nous avons pu mener, sur la période s'étendant de 4 mois à 3 ans⁴, avec une petite fille sourde profonde née de parents sourds. Elle était la cadette de deux sœurs, dont l'une était sourde et l'autre entendante.

Chaque semaine, puis quinzaine, nous avons réalisé un enregistrement magnétoscopique d'environ 10 mn dans la famille, à l'heure

4. Grâce à la collaboration extrêmement précieuse du Dr Nathalie Daudet, sans laquelle cette observation longitudinale très astreignante n'aurait sûrement pas pu se faire.

du repas ou/et dans les moments qui suivaient le repas ; à partir de la deuxième année, nous l'avons fait dans des périodes de jeux avec la mère ou les sœurs.

Étaient notés :

- les échanges interactifs : émission d'un partenaire (son, geste, mimique, contact), suivie d'une réaction ou d'une émission de l'autre
- les émissions sonores
- les émissions gestuelles conventionnelles (g-signes)

Résultats :

Nous relaterons ici seulement quelques constatations qui paraissent importantes en rapport avec notre propos, l'ensemble de cette observation devant faire l'objet d'une publication ultérieure détaillée.

1 - Cette enfant a, tout au long de l'observation, paru pouvoir parfaitement communiquer avec sa mère et son entourage, et ce, jusqu'à la fin de la première année. C'est-à-dire que, avant l'apparition de g-signes conventionnels, les observateurs non prévenus ne pouvaient déceler sur les enregistrements vidéo la surdité de l'enfant.

2 - En particulier, jusqu'à l'âge de 13-15 mois, cette enfant dans ses interactions avait une activité vocale qui paraissait tout à fait adaptée et synchrone.

3 - De son côté, la mère utilisait des vocalisations ; toutefois, elle ne commença réellement à attirer l'attention de sa fille sur la communication gestuelle conventionnelle que vers la fin de la première année. À partir de cette époque, elle devient de plus en plus didactique, indiquant au cours des jeux le nom des objets et aidant sa fille, par modelage, à réaliser le g-signe exact ; vers 16 mois d'ailleurs, sa fille sollicitait activement l'initiation maternelle. À 16 mois, elle était capable de comprendre et d'utiliser des combinaisons de deux à trois signes gestuels.

4 - Le plus souvent la mère utilisait une expression multimodale : elle complétait les gestes par une articulation labiale (et phonique, à vrai dire, souvent très imparfaite).

5 - À deux ans et demi, elle possédait un registre gestuel étendu et communiquait aisément et abondamment avec sa mère, son père et ses sœurs. Elle n'était pratiquement pas oralisée, mais elle accompagnait cependant ses gestes d'une activité faciale mimique et labiale assez abondante.

La comparaison de l'évolution communicative de cette enfant avec les descriptions éthologiques de J. Bruner (1982, 1975) sur

les procédures d'acquisitions du langage chez les enfants entendants nous paraît mettre en lumière une nette analogie ; ainsi nous avons pu relever plusieurs « formats » signalés par cet auteur, en particulier : l'attention conjointe, la coaction et les rites d'interactions sociales, ainsi que les étapes de ritualisation-sémantisation décontextualisation.

Nous ne pouvons développer plus ici cette observation, dont l'essentiel nous paraît être la démonstration suivante : à partir des interactions précoces, le langage se développe de la même manière chez les sourds et les entendants, sur un mode gestuel privilégié chez les premiers, et oral, chez les seconds.

L'important, c'est donc pour l'enfant la possibilité, en accord avec sa compétence instrumentale, de mettre en œuvre les possibilités ouvertes par l'avènement de la fonction sémiotique.

5 – Activité faciale et multimodalité

Pour terminer, nous examinerons une question que nous avons récemment abordée, et qui nous a été suggérée par les observations précédentes. C'est celle de la multimodalité et du rôle de l'activité faciale ; cette dernière est en général méconnue, voire niée.

Nous nous souvenons en particulier des réactions assez vives que nous avons provoquées chez certains collègues, lors d'une rencontre londonienne où nous soumettions à leur attention l'idée que l'activité labiale semblait renforcer, voire compléter la communication gestuelle. Ces collègues nous ont alors déclaré avec fermeté que notre idée venait simplement du fait que les sourds français ne savaient pas bien utiliser la langue gestuelle...

Notre position d'observateur éthologue nous incitant à croire plus ce que nous voyons que ce qui devrait se voir en fonction des théories, opinions ou hypothèses préétablies, nous avons continué à être frappés par l'importance de l'activité faciale des sourds en interaction communicative ; cela corroborait donc nos observations concernant la fréquente association : v-signes + g-signes (multimodalité), signalée plus haut à diverses reprises, et aussi la remarque au sujet de la curieuse aptitude de notre jeune enfant sourde à labialiser, sans pour autant qu'il y ait oralisation de sa part...

Toutes ces considérations nous ont donc incités à examiner sous cet angle un certain nombre de documents et de situations, au sujet desquels nous croyons utile de mentionner ici quelques-unes de nos premières constatations.

L'étude de deux répertoires gestuels⁵

Il existe actuellement deux répertoires photographiques de g-signes du langage gestuel des sourds français : le répertoire recueilli par Oleron (1974), qui contient la description de 1020 g-signes, et celui intitulé « Les mains qui parlent », réalisé par un groupe de la région de Poitiers (1982), qui en contient 1001.

Le premier fait appel à un seul informateur et les signes y sont présentés selon l'ordre alphabétique des expressions verbales françaises correspondantes, tandis que le second utilise dix informateurs et les g-signes y sont groupés selon certaines parentés morphologiques (en particulier, la configuration et la gesticulation manuelle).

Ces deux répertoires ont comme objet la présentation de différents g-signes d'usage courant, mais ils ne disent rien de l'activité faciale. C'est donc celle-ci que nous avons examinée dans les 2021 photographies exposées ; nous y avons trouvé :

– 1225 cas d'expressions faciales « neutres » : le faciès est inexpressif et ne semble donc pas participer à la configuration signifiante ;

– 70 cas d'expressions faciales « émotionnelles », c'est-à-dire correspondant aux classiques « mimiques expressives » ; ces mimiques sont toujours directement en accord avec la signification du geste ;

– 406 cas d'activités faciales difficiles à faire entrer dans une catégorie connue : le faciès de base neutre n'est plus maintenu, mais l'activité évidente n'évoque pas pour autant une mimique émotionnelle classique. Ces activités accompagnent d'ailleurs des g-signes affectivement neutres. Nous avons provisoirement baptisé cette catégorie « mimiques cognitives », faisant l'hypothèse que ces activités faciales étaient liées d'une certaine manière à la signification du g-signe correspondant ;

– 160 cas d'activités phonogènes : nous désignons ainsi les cas où la bouche ouverte paraît être liée à l'émission sonore ou, tout au moins, à une articulation labiale ;

– Pour le reste, il s'agit de quasi-linguistiques (« emblems »), empruntés aux entendants et intégrés dans le langage gestuel.

Cet examen de répertoires photographiques permet de faire la remarque suivante : bien que réalisés hors contexte et dans un but purement démonstratif, les g-signes s'accompagnent, même dans des conditions aussi artificielles, d'une activité faciale dans au moins un quart des cas, et cette activité peut se diviser en plusieurs types.

5. Cette étude a été faite avec M. Sgorbini.

Activité faciale au cours d'activités gestuelles énonciatives

Ces constatations nous ont alors amenés à examiner des corpus plus dynamiques :

- d'une part, une bande vidéo où nous avions enregistré dans un but didactique diverses réalisations de phrases gestuelles mettant en jeu des problèmes énonciatifs⁶ : marquage de temps et de lieu, et modalisations diverses. Ces réalisations faisaient appel à un informateur sourd, chargé par ailleurs de cours de langage gestuel ;
- d'autre part, une série de contes racontés en langage gestuel à un groupe d'enfants, dans un cadre institutionnel⁷.

Dans les deux cas, la situation didactique et la compétence des informateurs permettaient d'écartier la critique pouvant référer à un « mauvais langage gestuel utilisé ».

Or l'examen de ces corpus confirme tout à fait les constatations précédentes :

- les mimiques expressives sont nombreuses : en fait, elles apparaissent absolument chaque fois qu'une connotation affective est présente dans le discours (gestuel) ;
- d'autres activités faciales, appelées par nous « mimiques cognitives », sont aussi très abondantes ; certaines d'entre elles méritent d'être considérées comme des « mimiques syntaxiques ». Ces activités faciales servent alors de marquage, en particulier, de marquage de temps (par exemple, présent ou futur immédiat : yeux agrandis ; conditionnel : yeux et sourcils « dubitatifs », etc.) ;
- enfin, la présence d'une activité articulatoire buccale, parfois, mais pas toujours, accompagnée d'émissions sonores : « activités phonogènes ».

Expérience d'exclusion du visage

De façon à évaluer l'apport de cette activité faciale, nous avons donc entrepris une étude, non encore terminée, consistant à faire interagir conversationnellement des adolescents sourds, successivement avec des partenaires sourds ou entendants et en portant ou non un masque blanc sur le visage⁸.

Nous rapporterons ultérieurement les détails de cette expérience, mais nous sommes déjà en mesure de souligner un fait frappant : le sourd masqué a tendance, d'une part, à accentuer sa gestualité

6. En collaboration avec J. Bruckman.

7. Ces corpus nous ont été aimablement communiqués par C1. Maye, Directeur du Centre de Rééducation de l'ouïe et de la parole de Montbrillant (Genève).

8. Expérience réalisée grâce à N. Feve (C.R.O.P. de Lyon).

en qualité et en quantité et, d'autre part, à cesser pratiquement de vocaliser. À partir de ce fait, nous pouvons émettre l'hypothèse que l'activité faciale, même articulatoire, a pour les sourds un statut beaucoup plus gestuel que phonogène.

DISCUSSION

Les problèmes abordés dans cette présentation sont certes nombreux ; peut-être eût-il été plus efficace d'en traiter moins, mais de manière plus approfondie. Il nous a paru cependant instructif de conserver cette chronologie d'une démarche personnelle d'éthologue. Cela permet de mieux percevoir un des aspects, à notre avis très important, de l'approche éthologique : l'éthologue est plus à la recherche de questions que de réponses. On a pu dire que, si les behavioristes posent des questions à leurs animaux, en éthologie, c'est le contraire : les animaux posent des questions au chercheur. Cette attitude amène donc l'« expérimentation » à se présenter plus comme une situation où l'on va voir ce qui se passe, que comme une situation où l'on va vérifier des hypothèses.

Certes, ceci est schématique, et l'éthologie n'est pas, bien sûr, incompatible avec la formulation d'hypothèses et les tentatives de vérification expérimentale.

Les différentes situations évoquées ici ont, dans cet esprit, constitué plus de motifs d'observation que des procédures expérimentales de type hypothético-déductif.

Il est cependant remarquable de constater que les observations faites par nous rejoignent largement celles d'autres auteurs utilisant eux-mêmes des procédés d'observation éthologique ou d'autres méthodes plus expérimentales, voire psychosociologiques.

Nous rappellerons d'abord les travaux de B.T. Trevoort (1975), où l'auteur montre que les sourds utilisent deux systèmes de communication : l'ésoteric system et l'exoteric system. Le premier serait un système hétérogène visuo-verbal obéissant à des principes essentiellement empruntés au mode de communication visuelle. Le second utiliserait la communication verbale « normale ». Ces deux systèmes interféreraient l'un avec l'autre et s'influencerait mutuellement au cours de la scolarité ; cependant, dans la majorité des cas et quelles que soient les pédagogies utilisées, l'ésotérique finirait par occuper à la fin de la scolarité une place privilégiée. Nos observations vont également dans ce sens.

C'est dans ce sens que vont aussi les travaux récents montrant que les enfants sourds développent spontanément un langage gestuel (Goldin Meadow et Feldman, 1975 ; Curtis, Prutting et Lowell, 1979) et que les enfants sourds nés de parents sourds (Stevenson, 1964 ; Stuckless et Birch, 1965 ; Meadow, 1967 ; Vernon et Koh, 1970), ou les enfants sourds de parents entendants qui acceptent d'utiliser une communication bimodale (Schlesinger, 1978 ; Alegria, 1979), progressent plus vite que les enfants sourds soumis à un oralisme exclusif.

Enfin, J. Maestas y Moores (1980) et J. Maestas y Moores et J.A. Rondal (1981) ont bien perçu la nature bimodale des communications enfants sourds-mère sourde.

Toutes ces données convergent actuellement pour mettre en relief l'existence, voire la nécessité d'une communication totale précoce, ainsi que le respect ultérieur de cette communication, voire son soutien pédagogique, dans le but de la mettre au service des acquisitions culturelles et d'une évolution affective harmonieuse.